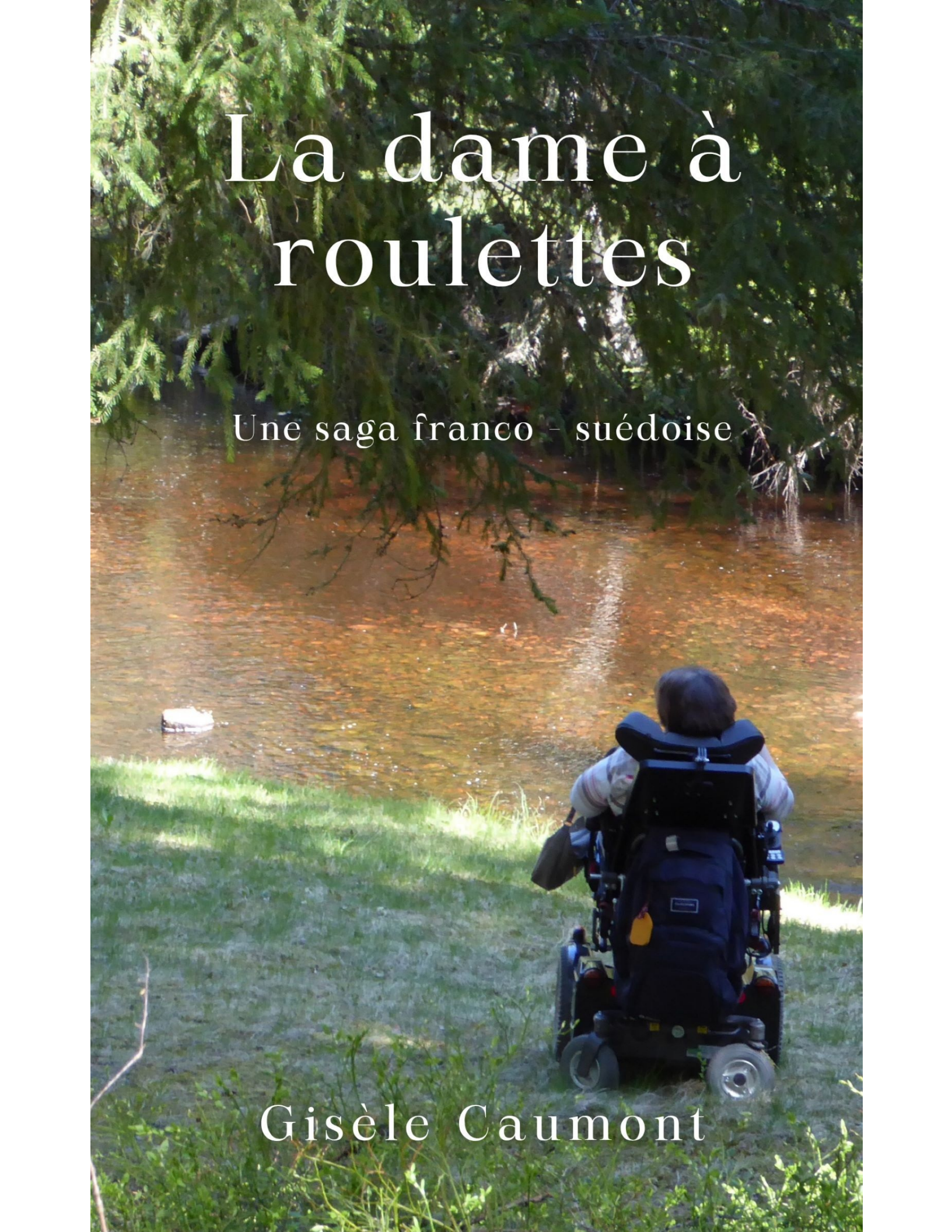


A photograph of a person with dark hair, seen from behind, sitting in a black motorized wheelchair. They are positioned on a grassy bank, looking out over a calm body of water. The water reflects the surrounding green trees and foliage. A small rock is visible in the water. The scene is peaceful and natural.

La dame à roulettes

Une saga franco - suédoise

Gisèle Caumont

Gisèle Caumont

La Dame à roulettes

Une saga franco-suédoise

© Gisèle Caumont, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9785-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

« On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. »

J'ai choisi de mettre en exergue cette phrase extraite du livre *Le Petit Prince* écrit par Antoine de Saint-Exupéry, car je ne voudrais pas que l'on voie d'abord un fauteuil roulant... ce n'est pas « le plus important » de ce que j'ai voulu écrire. Être assis ou debout, c'est toujours être. Le « plus important » pour moi, ce fut et c'est encore de vivre intensément, passionnément, malgré un handicap physique très lourd depuis toujours, malgré des difficultés évidentes, malgré l'exclusion que la société française malheureusement nous impose.

À l'âge de 87 ans... j'écris mon premier livre. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, n'est-ce pas ! J'ai eu une vie passionnée et passionnante. Ne parlez surtout pas de mon courage ! Ma force de vivre et de réaliser mes désirs et mes envies ont été à la base de la vie que je désirais. J'ai probablement su ouvrir des portes, mais avant tout on m'en a ouvert un grand nombre. C'est cela dans mon livre que je veux raconter avec les luttes des personnes handicapées pour nos droits. Je veux parler de ceux et de celles qui ont été sur ma route pour qu'elle soit belle. Ce sont aussi des témoignages de rencontres, d'amitiés, de partages. Ce livre est un immense merci à ceux qui m'ont tant donné : leur temps, leurs sourires, leur écoute, leur confiance. Et leur force physique pour me porter quand ce fut nécessaire...

Ce livre est aussi un très grand remerciement à la Suède qui m'a accueillie à un moment crucial de ma vie où mes forces me lâchaient parce que je ne me voyais pas vivre en France comme retraitée dépendante après une longue vie de travail. Il m'aurait fallu vivre en institution puisque je n'aurais pas eu la possibilité de payer l'aide dont j'avais tellement besoin. Comme un noyé qui n'a qu'une planche pour se raccrocher, cette planche pour moi a été la Suède que je connaissais déjà très bien, dont je parlais la langue et où j'avais des amis très fidèles. Le regard de la

Suède sur le handicap est totalement différent du regard français. J'en ai témoigné dans des reportages télévisés autour des années 2002 à 2005. Depuis 1999, depuis ma retraite donc, je raconte souvent tout ou presque de ce que j'ai vécu et de ce que je vis encore dans ce si beau pays. J'ai pu réaliser ce dont j'avais tellement envie et qui avait été impossible en France, par exemple dans le domaine de la musique et des arts plastiques.

Ce livre parle donc de mes deux pays puisque j'ai maintenant la double nationalité, du handicap physique, de l'importance de l'amitié, de la tendresse, des valeurs humaines et des luttes, mais aussi de la chaleur des contacts et de l'importance de « l'invisible ».

PARTIE 1 – EN FRANCE

Une enfance en famille

J'ai toujours rêvé d'une grande famille avec plein de frères et sœurs, de cousins, de grands-parents... mais ce ne fut pas ce qui arriva. Ce furent seulement mes parents, mon frère et moi. Et j'eus des parents extraordinaires, qui m'ont armée pour la vie.

Ma mère, née en 1895, portugaise, était orpheline. Elle le fut d'ailleurs deux fois. Sa vraie mère, célibataire, mourut quand elle avait deux ans. Un couple l'adopta, mais sa mère adoptive mourut elle quand elle eut 7 ans... Elle eut la chance par la suite d'être élevée par une famille anglaise et bourgeoise. Le couple était protestant et cette religion devint celle de ma mère et de notre famille. Elle les appelait « le parrain », « la marraine ». Elle put étudier et elle devint institutrice.

Ma mère avait, pour l'époque, et dans ce pays, une vie étonnamment active et autonome. Elle sortait avec ses amies le soir, voyageait, se cultivait. Elle était fort jolie, ma mère. Je ne l'ai hélas pas connue jeune, mais mon frère et les photos en témoignent. Elle jouait de l'orgue au temple, parlait et lisait le français. Elle voulut donc aller écouter un orchestre français lors de leur tournée au Portugal... dans laquelle jouait mon père. Celui-ci cherchait une chambre à louer. Maman avait une grande maison. Et voilà !

Mon père, né en 1900, était le fils d'un couple d'origine très modeste. Il grandit dans une petite ville à une soixantaine de kilomètres de Paris, près d'une forêt qu'il adorait. Son enfance s'écoula durement et il n'eut pas la possibilité d'étudier dans des conditions normales. Il fut autodidacte. Il étudia seul et sa culture générale s'enrichit tout au long de sa vie. Il apprit plusieurs langues qu'il parlait couramment, étudia le solfège, l'harmonie. Excellent musicien, il fut admis à la société des compositeurs, sans être passé par quelque conservatoire. Il jouait de la clarinette, du saxophone, et du bandonéon. Il fut l'un des premiers à faire connaître

cet instrument. Il aimait le tango. Apprendre, connaître le passionnait. Il ne demandait qu'à me transmettre cette passion-là.

Tous deux me transmirent incontestablement leur curiosité intellectuelle, leur amour de la nature et du « beau », leur force dans le combat contre l'adversité, et leur capacité à ouvrir leur porte et leur cœur.

Ils vécurent cinq ans au Portugal où mon frère naquit. Puis ils vinrent habiter Paris. Ils s'installèrent d'abord dans un très petit logement derrière la place Clichy où ils vécurent des années difficiles puis obtinrent un appartement de trois pièces dans le même immeuble, au premier étage, sans ascenseur.

Mes parents furent plutôt catastrophés en apprenant ma venue. Je n'étais pas du tout dans le planning, comme l'on dit aujourd'hui. Maman perdit les eaux et très inquiète, ils demandèrent une interruption de grossesse au médecin de famille qui la leur refusa. Je naquis dans une petite clinique privée de Paris et « voir le jour » fut long, trop long, difficile, trop difficile pour moi. On me réanima longuement... banale histoire des enfants infirmes moteurs cérébraux. Maman s'inquiéta de mon premier développement : retard à tenir ma tête, à tenir assise. Avec mon père ils réalisèrent peu à peu que le bébé éveillé que j'étais était atteint d'un grave handicap physique au moment où la guerre débutait avec son cortège de difficultés.

Il y avait à la maison un grand fauteuil rouge recouvert de velours. Maman aimait s'y reposer. Quand j'étais malade, elle l'installait pour la nuit près de mon lit. Elle pouvait ainsi guetter ma respiration et le moindre de mes mouvements. Ce fauteuil rouge était aussi le mien pendant la journée. Maman me calait entre deux gros coussins. Elle glissait le tout près de la haute fenêtre du séjour. Devant moi, elle plaçait une petite table et de chaque côté une chaise. Elle y déposait jouets, livres, papier, crayons. « Maintenant, tu ne m'appelles plus ! »

Mes plus lointains souvenirs remontent probablement à mes trois ou quatre ans. Nous habitions, au premier étage sans ascenseur, un appartement de trois pièces dans une petite rue très passante près de la place Clichy. Je dormais dans la chambre de mes parents et passais la journée dans la salle à manger. Mon frère aîné, lui, avait sa chambre qui donnait sur une petite cour assez sombre. Le spectacle de la rue m'intéressait au plus haut point. Il y avait les embouteillages

fréquents et je guettais avec angoisse les disputes qui tournaient si souvent à la bagarre. Je ne comprenais pas cette violence aveugle qui amenait deux inconnus à sortir comme des diables de leur voiture et à se mesurer. Les fenêtres s'ouvraient et les injures ou les supplications pleuvaient. Chacun criait et donnait son avis. Parfois, maman me prenait dans ses bras et m'emmenait ailleurs pour que je ne voie pas ça. Les livraisons provoquaient ces situations puisqu'elles bloquaient la circulation. Celles de charbon étaient évidemment les plus intéressantes, car le temps nécessaire à la descente de tous les sacs garantissait l'apparition d'embouteillages monstrueux.

Passant de longues heures dans mon fauteuil, j'étais passionnée par le spectacle de la rue.

Je connaissais la vie des voisins et, aussi intéressantes qu'étaient mes informations, je restais discrète vis-à-vis de mes parents... Il faut dire que la rue étant assez étroite, je pouvais voir sans problème l'intérieur des appartements d'en face. Au deuxième étage par exemple, il y avait un petit garçon de mon âge qui, du balcon, faisait pipi sur les passants les jours de pluie... Je trouvais ça très drôle et nous nous faisions des gestes de connivence. Je l'avertissais de l'arrivée de sa mère derrière lui et il me faisait confiance.

Il y avait une foule de petits commerces dans cette rue. À l'époque, nous n'avions pas de réfrigérateur. Maman descendait constamment. Je crois qu'elle adorait ses rencontres avec les uns et les autres. Elle descendait pour tout et rien, pour le plaisir, tout en gémissant que cette vie l'épuisait. J'étais chargée de la prévenir quand le camion livreur de pain de glace arrivait : il y avait les klaxons, mes cris : « Le voilà ! », les siens : « J'arrive ! J'arrive ! » La vie était dans la rue.

Il y avait « Monsieur Médoc », le gérant du dépôt de vin, un brave homme qui nous adorait. Il suffisait de l'appeler par la fenêtre en cas de besoin. Il abandonnait son magasin pour venir me porter dans l'escalier quand je devins trop lourde pour maman ou quand papa avait mal au dos. Il me prenait dans ses bras et affirmait : « Je préfère te porter que porter mes caisses de vin. » Je l'aimais bien. Il connaissait les soucis des uns et des autres et savait rendre service.

Je me demande toujours comment maman eut la force de s'occuper de moi, d'aller à la cave chercher les lourds sacs de charbon pour remplir nos poêles, passer la paille de fer, cirer les parquets, faire la lessive dans la grande lessiveuse d'étain... Nous n'avions qu'une minuscule cuisine, pas de salle d'eau et bien entendu aucun appareil électroménager. Maman me portait plusieurs fois par jour dans les escaliers. Quand je devins lourde, elle m'asseyait d'abord sur la table du séjour. Mes bras enlaçaient son cou, les siens se serraient sous mes fesses et avec d'infinies précautions, elle affrontait l'escalier. Mon père avait des périodes fastes où le travail s'accumulait : enregistrement de disques le matin, thés dansants l'après-midi, bals le soir. Suivaient parfois de longues périodes de chômage difficile où il fallait gérer la pénurie. Dans ces moments-là, il n'y avait de la viande qu'une fois par semaine.

Il y avait aussi la libraire chez qui j'adorais aller. Son magasin était petit et bien mal rangé. Il fallait trouver soi-même son bonheur en déplaçant des piles entières de livres. C'était passionnant. J'adorais lire, je ne sais pas comment j'ai appris. Selon mes parents, je lisais couramment à quatre ans et demi. Je passais mes journées le nez dans mes livres. Comme il n'y avait pas de bibliothèque municipale près de chez nous et qu'il aurait fallu avoir « la fortune à Rothschild » comme disait maman pour satisfaire ma faim de lecture, elle avait mis au point un stratagème ingénieux. Elle était à l'ouverture de la librairie et prenait trois livres « pour que ma fille choisisse. Je passerai vous payer celui qu'elle prend et je vous rendrai les deux autres. Je ne pourrai venir que vers deux heures, ça ne fait rien ? » La brave libraire, certainement pas dupe, assurait maman que ça ne faisait rien et qu'elle pouvait passer plus tard, si ça l'arrangeait. Bien installée dans mon lit, je me jetais sur les livres, en lisais deux que maman allait ensuite rendre avec nos remerciements. Je gardais le troisième que je pouvais découvrir plus tranquillement. J'étais une bonne cliente pour cette sainte femme.

Dans cette rue, il y avait « le Mont de Piété ». Je ne savais pas pourquoi on disait aussi à l'époque « ma tante ». Maman m'avait expliqué que c'était un organisme qui accordait un prêt contre le dépôt d'objets de valeur quand on n'avait pas d'argent. Je guettais donc les queues souvent longues qui se formaient ; certains portaient de gros paquets à l'entrée, plus rien à la sortie... mon imagination allait bon train. Certains ressortaient et essuyaient une larme. Je me demandais toujours ce que mes parents pourraient laisser en cas de besoin. Comme nous n'avions rien